

Jean-Louis Barrault : «Réponse à Malraux. – Ce qui fait de nous des hommes libres», *Le Nouvel Observateur*, 16 au 22 septembre 1968, n° 201, p. 44-45.

Vidé comme un valet du Théâtre de France, où jadis Malraux l'avait installé, Jean-Louis Barrault confie au Nouvel Observateur l'exclusivité de sa seule réaction publique.

Le 12 mai 1968, revenant de Londres où nous avons passé deux semaines dans une atmosphère de succès, de chaleur humaine, de courtoisie, de fantaisie et de liberté, notre troupe retrouvait Paris. Le Théâtre de France, après neuf années d'efforts, le Théâtre des Nations, après trois ans de vie nouvelle, semblaient à leur zénith. Cependant, le quartier Latin se trouvait enfiévré par les barricades, enfumé par les premières grenades lacrymogènes.

Trois jours plus tard, notre ministère de tutelle nous ordonnait d'ouvrir les portes aux étudiants insurgés. Ce fut alors, pendant un mois, une mêlée indescriptible. Était-ce une kermesse, une révolution ? En fait : un extraordinaire élan d'une jeunesse qui explosait de vitalité et d'espérance. Qui oserait le nier, même si cela dérange ?

Mais rien n'est simple. Cela devint peu à peu un mélange d'enthousiasme et de haine, d'idéal et de bassesse, de générosité et d'hypocrisie. Guitaristes des rues, montreurs d'ours, singes dressés, famille avec leurs bébés, pavés, cocktails Molotov, amours dans les couloirs, cantines, armes, déguisements, ambulances, graffiti, exposés passionnants, terreur verbale. À peine Figaro prenait-il la parole qu'un Saint-Just spontané l'envoyait à la guillotine. Le romantisme libertaire était aussitôt contré par les morales de demain...

Et le 14 juin, la police ayant reparu, tout rentra dans l'ordre gris. L'Odéon, vieux Parisien du carrefour Danton, qui avait connu Marat, la statue de Jean-Jacques Rousseau, les «Glorieuses», 1848, qui s'était appelé successivement Théâtre Français, Théâtre Egalité, de l'Empereur, Théâtre Royal, de l'Impératrice, de nouveau Odéon,

Luxembourg, Théâtre de France, se trouvait une fois de plus meurtri, blessé à mort, à moitié détruit, âme brisée.

Jungle de la poésie

Que s'était-il passé ? On se le demande encore. Cela tient à la fois de l'accident de chemin de fer et de ce que Sophocle chérissait : le Destin. Quoi faire d'autre que subir, s'ébrouer et continuer à vivre ?

En septembre 1959, M. André Malraux, ministre d'Etat, avait, dans un coup d'audace, retiré à la Comédie-Française cette vieille et illustre salle qu'il avait baptisée : Théâtre de France. Pour lui donner corps et esprit, il choisit la Comédie Renaud-Barrault qui, depuis quatorze ans, avait, dans une vie errante, bâti un véritable théâtre de répertoire. C'est ce répertoire qui permit au Théâtre de France d'exister aussitôt. Il suffisait à cette compagnie de continuer à travailler en pleine liberté artistique, en orientant ses efforts vers les œuvres modernes, les tentatives progressistes, en se référant parfois à des modèles classiques pour mieux comprendre le sens du combat. C'est ce qui fut fait.

En neuf saisons, soixante-trois pièces furent présentées, qui se répartissent ainsi : 30% de classiques français ou étrangers, 70% d'œuvres modernes et, au total, 50% de créations. Une quinzaine de metteurs en scène, tous de valeur. Quant aux auteurs ? Claudel, Anouilh, Ionesco, Obey, Schéhadé, Brendan Behan, Samuel Beckett, Billeldoux, Marguerite Duras, Nathalie Sarraute, Pinget, Flaubert, Maurice Béjart, Vauthier, Albee, Jean Genet et de nouveaux venus se partageaient l'affiche. La tâche était à la fois lourde et enthousiasmante.

Malgré les bonnes recettes et le fort pourcentage de fréquentations, les difficultés financières avaient été graves, handicapés que nous étions par les conditions improvisées du départ. Cependant on avait fini par vaincre et la satisfaction était générale. Une sorte de jungle de la poésie dramatique existait. Toutes ces espèces de poètes, à chacun desquels on pourrait attribuer un animal, fauve ou proie, circulaient en

liberté sans trop se mordre. On aurait pu organiser des safaris ! Ah ! les beaux jours où Beckett «pulvérisait» Claudel qui, le soir même, renaissait dans la colère et dans la joie ! Il faut croire aujourd'hui que c'était une anomalie. Mais il y a heureusement, dans la vie, de *belles anomalies*.

Clowns et mauvais garçons

L'Histoire est la peinture de toutes les sales histoires que les hommes se font entre eux. Si elle est colorisée par les hauts faits des militaires, la misère des peuples se réservant les ombres, le charme du tableau se dégage des belles anomalies. Ce sont les moments où la loi et la règle, où «Les Paravents» des pharisiens sont contournés par l'imagination.

Que Mgr de Harlay, archevêque de Paris, refuse la sépulture chrétienne à Molière, c'est la loi. Que Louis XIV trouve un biais pour que Molière soit enterré quand même, c'est une belle anomalie; et ce seul détail lui fait plus d'honneur que toutes ses conquêtes.

Michel-Ange peignait la Sixtine. Le pape Jules II vient le visiter. Michel-Ange, dérangé, bougonne et l'ignore. L'évêque de service dit au pape : «*Excusez-le, Saint-Père, ces gens-là sont des rustres qui ne connaissent que leur métiers.*» Et le pape de casser sa canne sur le dos de son évêque : «*C'est toi qui es le rustre !*» Oh ! la belle anomalie ! La voilà, la Renaissance !

Que Rabelais soit excommunié par les catholiques et honni par les protestants, c'est la règle. Mais qu'il réussisse à se faufiler entre deux bûchers grâce à la connivence du cardinal du Bellay, c'est une belle anomalie.

André Malraux défendant en pleine Assemblée nationale l'épopée de la Misère et de la Mort due au poète anarchiste Jean Genet restera une belle anomalie qui, plus tard, sera portée à l'actif de cette période.

Quelques oripeaux

Ceux qui permettent les belles anomalies se nomment : Villon, Rabelais, La Fontaine, Sade, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Artaud, etc. Le poète maudit, le clown shakespearien, le «mauvais garçon» ont été créés pour contrebalancer l'insurmontable ennui de la règle et de la loi. L'art doit replanter la vie, sinon c'est une imposture. Mais l'anomalie ne peut pas s'installer. Cette belle aventure ne pouvait pas durer. La sanction fut longue à sortir du silence. Elle devait venir de loin. Elle n'en fut que plus brève et plus brutale. Le Racine d'*Athalie* ne reconnaissait plus le Racine d'*Andromaque*. L'«ordre» fut rétabli. C'est ainsi que cesse aujourd'hui cette «époque Théâtre de France» dont nous garderons un merveilleux souvenir. Inaugurée avec *Tête d'Or*, de Claudel, œuvre de révolte et de volonté de puissance, symbole de la poussée de la jeunesse, elle se sera terminée sur ce même *Tête d'Or*, étreignant le soleil dans ses bras.

«*Il existe deux calamités dans le monde, disait Valéry : l'ordre et le désordre.*» Entre les deux, avec l'énergie du désespoir, l'humanisme universel propose régulièrement son idéal d'amour. Je ne puis pas croire que lui soit une anomalie. En lui est notre foi. A nous de continuer de le servir, grâce à notre appétit de vivre.

Et nous voici devant l'avenir, forts de nos convictions et en proie à nos coutumières inquiétudes.

Notre conviction, elle, n'a pas changé depuis mes débuts. La voici. Quelle que soit l'évolution de l'existence humaine, de ses moyens d'expression et de son développement technique, il se trouvera toujours, à un moment donné et dans tous les pays du monde, quelques êtres humains prêts à se rassembler en un groupe restreint, pour travailler en équipe, avec des moyens purs, primitifs, des moyens d'artisans dans le but de recréer la vie et d'en chercher la signification.

Il suffira à ce groupe d'un espace nu, de quelques oripeaux, des ressources infinies du corps humain, de ses cris, de sa voix, de sa parole, de ses gestes, de ses pulsations, de son rythme et de son imagination, pour que ce groupe puisse traduire et interpréter l'angoisse et la solitude des hommes. Il faut convertir la souffrance en espoir

par l'échange et la compréhension. C'est pourquoi cette quête nomade, que jusqu'ici on nomme théâtre, qui consiste à donner rendez-vous à tous les hommes à travers le monde pour partager avec eux toutes les professions, toutes les joies et toutes les misères que la circonstance nous propose est un jeu qui ne peut mourir.

«Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe.»
(Baudelaire.)

Ce témoignage-théâtre, qui aspire à la justice universelle, est un emblème de la dignité, de la souveraineté de l'homme. Le théâtre est un royaume nécessaire et *indépendant*.

Cependant, malgré cette conviction, les gens de théâtre éprouvent en ce moment un certain malaise. Les bouleversements mondiaux, l'escalade du progrès, la prolifération déroutante de l'information, la destruction des valeurs, le mépris des traditions, une espèce de faillite générale, la recherche aveugle d'un certain équilibre, l'interprétation mal digérée de certaines propositions, la mort du dieu extérieur, qui n'a pourtant pas tué la sensation intérieure du «divin», tant d'autres désordres et d'injustices, qui ne sont que du désordre légal désorientent notre «navigation», affolent nos boussoles.

Dès lors, les tendances esthétiques se tournent vers les quatre points cardinaux. Les efforts sont contradictoires. Nous nous trouvons à un carrefour où convergent et d'où partent toutes sortes de tendances toutes valables.

Un théâtre mobile

Par exemple : 1. *Théâtre-document* ou la démythification piégée. – 2. *Théâtre didactique* ou l'engagement politique. Arme de combat, non de justice. – 3. *Théâtre psycho-psychanalytique* qui, par son érotisme et son sens de l'absurde, est une nouvelle forme d'observation et de philosophie des mœurs. – 4. *Happening*, posée de l'action

révolutionnaire qui cherche l'amour jusqu'à l'agressivité. – 5. *Théâtre sacré*, qui préoccupe aussi bien les athées que les croyants. Avec lui, la magie reparaît. – 6. *Théâtre total* ou la totalité de l'expression humaine. Synthèse de toutes les formes. Esthétique des âges d'or. – 7. *Théâtre-laboratoire* qui, faisant table rase, remonte à l'origine par l'improvisation, l'imagination, la libération de l'être. A obtenu déjà d'excellents résultats comparables à ceux du tachisme.

De ces remarques succinctes, il résulte que nous nous méfions maintenant de toute fixité architecturale. Nous rêvons, depuis vingt ans déjà, d'un *théâtre mobile*. Le théâtre doit être mouvant, rapide, éphémère et toujours renouvelé... comme la vie.

Jadis, paraît-il, j'ai écrit que l'art est une révolution permanente. Je ne me suis pas relu mais je le crois encore. C'est pourquoi l'esprit de contestation ne m'a pas surpris. Mais d'abord : se contester soi-même.

Si l'«esprit bourgeois» que l'on rencontre à tous les échelons de la société consiste à se regarder dans la glace, à prendre une pose pour se confirmer dans son personnage social, afin de pouvoir tout garder, l'esprit qui nous anime consiste au contraire, devant cette même glace, à nous supprimer tous les jours pour aussitôt renaître, retrouver une virginité, afin de pouvoir *donner davantage*.

La suite ? Eh bien, la suite appartient aux circonstances avec lesquelles, comme par le passé, nous tâcherons de «dialoguer» !

Le Destin, selon Eschyle, est la résultante de trois forces : la «situation» du passé, le carrefour de l'avenir et l'opportunité du choix. C'est ce dernier point qui fait de nous tous des *hommes libres*.